

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist
Retraite de l'Avent de la Fraternité
Fribourg, 30.11.2024

« L'espérance ne déçoit pas »

Un destin qui nous accompagne

« L'espérance ne déçoit pas » (Rm 5,5) est le thème sur lequel le Pape fait méditer l'Église en préparation de l'Année Sainte, et c'est certainement un thème que le temps de l'Avent nous rappelle particulièrement, parce que l'Avent est un temps d'attente, de tension vers un événement, vers l'Incarnation du Fils de Dieu, qui, comme sa Résurrection, est si extraordinaire, si au-delà des attentes humaines, que bien qu'il se produise dans le temps, il dépasse le temps, il dépasse l'histoire, il dépasse toute mesure, et c'est pourquoi il se reproduit toujours, il est toujours quelque chose de nouveau. L'éternel, lorsqu'il entre dans le temps, reste éternel et n'est donc pas quelque chose qui glisse dans le passé : il reste présent dans le temps et au-delà du temps.

La venue du Christ dans le temps est un événement dans lequel tout le temps reçoit un sens, une signification, une plénitude, c'est donc un événement dans le temps qui englobe tout le temps. Un événement qui dépasse le temps, mais qui ne s'en détache pas, qui ne le laisse pas derrière lui comme une voiture qui dépasse un vélo et qui, plus elle avance, plus le vélo est à la traîne, jusqu'à ce qu'on se perde de vue. Lorsque Dieu est entré dans le temps, il l'a embrassé, il l'a assumé, il l'a fait sien, comme la chair de son Corps, et à partir de ce moment-là, Dieu n'a plus laissé derrière lui la réalité humaine, le temps humain.

À la fin de l'évangile de Matthieu se trouve ce dernier message du Christ ressuscité : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde ». (Mt 28, 18-20)

Notre vie est tendue vers cet accomplissement dans le Christ qui est avec nous, tout en demeurant dans la gloire du Père. Tendue comme désir. Mais plus que tendue, notre vie est portée à cet accomplissement par le Christ lui-même, portée comme un enfant est porté vers la naissance par le ventre de sa mère. Par conséquent, notre désir n'est pas seulement une aspiration à quelque chose d'insaisissable, mais il est déjà une expérience de l'accomplissement vers lequel nous sommes tendus. Car notre accomplissement, le Christ, est avec nous, il marche avec nous. Notre destin est notre chemin vers le destin. Le destin nous accompagne. Comme les disciples d'Emmaüs qui, marchant avec Jésus, sentaient leur cœur brûler de désir de lui, d'embrasser l'accomplissement de leur vie en lui.

Ils l'ont vu sans le reconnaître. Mais celui qu'ils voyaient n'était pas différent de celui qu'ils reconnaîtraient en rompant le pain.

Quel mystère ! Eh bien, nous faisons cette expérience chaque jour, à chaque instant : nous voyons et nous entendons le Christ sans encore le reconnaître. Mais déjà ce fait de le voir, déjà ce fait de l'écouter, suscite dans le cœur un désir, peut-être douloureux, peut-être triste, mais réel, de le reconnaître pleinement. En définitive, l'espérance est précisément la conscience de cela, une conscience de foi, éduquée par l'Église, que ce que nous voyons en nous, dans les autres, dans toute la réalité, nous pousse, nous exhorte à reconnaître Jésus en tous, en tout, toujours, afin que la relation avec toute la réalité se réalise, trouve son accomplissement, sa plénitude, sa vérité dans la reconnaissance du Christ.

La vie, gestation de la vie éternelle

L'espérance ne déçoit pas précisément parce que ce que nous espérons nous porte déjà, nous embrasse déjà, nous contient déjà dans son mystère. Si l'enfant dans le sein de sa mère avait une conscience mûre de lui-même, il comprendrait que ce qu'il désire – naître, vivre, rencontrer sa maman... – il y est déjà totalement immergé, il est déjà totalement défini par lui, il en a déjà une expérience réelle.

Notre vie terrestre est une grande gestation de la vie éternelle à laquelle nous naîtrons avec notre mort. Le Christ est venu pour nous révéler et nous donner, dans le sein de ce temps de formation à la vie éternelle, la conscience de ce qu'est réellement la vie, de son origine et de son destin. Une conscience qui n'est pas seulement une conscience théorique, un savoir, mais une possibilité de vie nouvelle. Car, cette conscience, qui est la foi, change la vie, change la relation avec soi-même, avec tout le monde et avec tout. Et tout ce qui arrive, toutes les circonstances de la vie, acquièrent un sens précisément à la lumière de la vie nouvelle que le Christ est venu nous révéler et nous donner, et que, restant avec nous, marchant avec nous, il veut mener à son accomplissement.

Ce qui est extraordinaire dans l'événement du Christ, c'est que Dieu est entré dans le sein d'une femme, a fait l'expérience de toute notre humanité de l'intérieur, pour nous révéler que la vie humaine est voulue, est faite, c'est-à-dire est donnée, pour être gestation de la vie divine.

Ainsi, l'aide la plus importante dont nous avons besoin, qui est l'aide que Dieu nous donne à travers l'Église, jusqu'aux capillaires de la compagnie qui vient nous transmettre cette expérience, est précisément celle de comprendre comment l'entrée du Verbe de Dieu dans notre humanité est pour nous, grâce à l'Esprit, une conscience et une expérience qui transforme la vie en la conformant à la manière dont le Fils de Dieu l'a vécue, et à la manière dont l'Esprit Saint continue à la faire vivre par Lui en nous.

C'est pourquoi, paradoxalement, nous devons apprendre à vivre nous-mêmes la gestation de la vie éternelle et divine, en nous laissant investir par la manière dont Dieu a vécu la vie humaine pour nous, par la manière dont il s'est laissé engendrer à la vie humaine.

En d'autres termes, pour comprendre l'expérience que nous devons faire dans l'Église, nous devons regarder l'expérience que le Christ a faite dans la Vierge, et ce que cette expérience absolument nouvelle a provoqué dans le monde, tant pour Dieu que pour l'homme.

L'expérience de Marie

Dans ce sens, depuis un certain temps, je pense beaucoup à ce que Marie a vécu depuis le moment de l'incarnation du Verbe en elle jusqu'à sa naissance. Elle l'a aussi vécu après, mais puisque nous entrons dans l'Avent, concentrons-nous sur l'expérience de la Vierge entre l'Annonciation et la Naissance de Jésus.

« “Car rien n'est impossible à Dieu.” [ce sont les derniers mots de l'ange]

Marie dit alors: “Voici la servante du Seigneur; que tout m'advienne selon ta parole.” Alors l'ange la quitta.

En ces jours-là, Marie se mit en route et se rendit avec empressement vers la région montagneuse, dans une ville de Judée. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle. Alors, Élisabeth fut remplie d'Esprit Saint, et s'écria d'une voix forte : “Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni. D'où m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? Car, lorsque tes paroles de salutation sont parvenues à mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse en moi. Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur.”

Marie dit alors : “Mon âme exalte le Seigneur...” » (Lc 1,37-46)

La promesse de l'impossible

« Rien n'est impossible à Dieu ». Au fond, il s'agit d'une promesse, la promesse d'un bien infini, d'un bien impossible. Que rien ne soit impossible à Dieu, que tout soit possible à Dieu, cela va de soi, c'est une évidence philosophique et théologique. « Possible », étymologiquement, est pratiquement une itération, car il signifie que le pouvoir est possible, tout comme faisable signifie que l'action est possible, ou atteignable signifie que l'atteinte est possible. Et ainsi de suite. Mais « possible », c'est la possibilité de pouvoir, c'est pouvoir pouvoir. Mais, comme nous l'avons dit, cet attribut de Dieu lui convient par nature. Mais sur les lèvres de l'ange Gabriel, ce concept n'est pas exprimé pour philosopher ou théologiser : il le dit à la fin de l'information qu'il a donnée à Marie que sa cousine Elisabeth, âgée et stérile, est enceinte depuis six mois. Cela signifie que Gabriel annonce à Marie que la toute-puissance de Dieu s'est compromise avec nos vies, nos relations, nos problèmes, nos espoirs et nos déceptions. La toute-puissance de Dieu s'est pour ainsi dire penchée sur la petite histoire des petites gens, sur un quotidien familial. Marie connaît Elisabeth, elles sont parentes, elle connaît Zacharie, elle connaît la piété et le désir de fécondité de ce couple, elle connaît leur peine, leur douleur offerte en silence au Seigneur depuis tant d'années.

Chacun de nous aussi, dans nos relations familiales et amicales, dans nos relations communautaires : combien de soucis, de tourments, d'inquiétudes nous partageons, combien d'espoirs et combien de déceptions. Combien de choses nous vivons sans véritable espoir de changement, sans attente de nouveauté. Et ce, à la fois au niveau personnel et communautaire, mais aussi au niveau universel. Qui espère encore une solution au conflit israélo-palestinien, ou entre la Russie et l'Ukraine ?

C'est précisément dans cette réalité, dans cette expérience, que vient cette parole de l'ange, cette parole qui vient donc de Dieu, que Dieu veut nous dire, veut nous transmettre : « Rien n'est impossible à Dieu ! »

La promesse est une alliance

Cette parole, cependant, nous ne devons pas l'écouter comme s'il s'agissait de la parole magique qui nous donne le pouvoir de transformer les pierres en or, mais dans le sens où Gabriel l'a dit à la Vierge : « Rien n'est impossible à Dieu pour toi ! Dieu peut tout faire pour toi, en ta faveur, en rendant possible ton bien, ton bonheur ! »

Toute vraie promesse n'est pas sans fondement, comme celles des politiciens : une vraie promesse est comme un pont dont les supports ne sont pas des idées ou même des choses : les supports sont des personnes, ils sont quelqu'un. Les promesses de Dieu, les seules vraiment possibles, reposent d'une part sur Lui qui nous les fait, et d'autre part sur nous qui les accueillons comme la Sainte Vierge les a accueillies. Les promesses de Dieu ne sont pas un contrat, un document notarié : elles sont une relation, une alliance tendue, comme un pont, entre Dieu et nous.

En effet, Marie, à la fin du Magnificat, parle de la promesse de Dieu à Abraham et à sa descendance pour toujours : « Il relève Israël son serviteur, il se souvient de son amour, de la promesse faite à nos pères, en faveur d'Abraham et sa descendance à jamais. » (Lc 1,54-55). Marie se sent destinataire de la promesse de Dieu à Abraham, précisément parce que Gabriel la lui a renouvelée pour la transmettre à Elisabeth, à Jean-Baptiste et à nous tous.

Marie comprend une chose essentielle pour vivre la foi en espérant tout le bien, tout le salut et toute la libération que Dieu promet, même tout le bien impossible à l'homme, et donc pour vivre l'espérance contre toute espérance : elle comprend que le fondement de l'espérance n'est pas tant que Dieu soit tout-puissant, mais que Dieu nous aime, que Dieu « se souvient de son amour », c'est-à-dire qu'il est toujours possible à Dieu de nous aimer, de nous sauver, de nous pardonner.

Que nous importerait la toute-puissance de Dieu s'il ne nous aimait pas. Nous ne ferions que la craindre, comme les religions païennes. Mais quelle impression pour cette fille inconnue et pauvre de Nazareth de voir que le Dieu de l'impossible s'arrête, se penche sur l'une de ses plus petites créatures, la respecte au point de lui demander la permission d'agir dans et par sa vie pour faire « des merveilles »

(Lc 1,49). Et je suis sûr que, plus encore que par ce que Dieu veut faire en elle, Marie est touchée par la tendresse du Tout-Puissant envers sa chère cousine Elisabeth, dont elle connaît la douleur et sans doute la honte d'être stérile. Marie a toujours eu de la compassion pour Elisabeth, elle a certainement prié pour elle pendant des années. Ce que lui dit l'ange ne la pousse pas à dire : « Voici la servante du Seigneur; que tout m'advienne selon ta parole » (Lc 1,38), car elle voit que Dieu a accompli un miracle. Ce qui la convainc, c'est de voir la tendresse du Seigneur, c'est de voir la gratuité d'un amour infini qui l'atteint, qui atteint Elisabeth, pour remplir leur vie de gratitude, d'une joie impensable. Marie dit oui, un oui sans réserve, total, pour toujours, en renonçant à tout, non pas parce qu'elle s'appuie sur la toute-puissance de Dieu, mais parce qu'elle s'appuie sur l'amour de Dieu qui caresse tendrement sa petitesse et celle des autres. C'est cela qui fonde toute l'espérance de la Vierge, et l'espérance de l'Église.

Le Christ, caresse de Dieu pour l'homme

Mais cette caresse de Dieu qui remplit la vie d'espérance est si réelle, si concrète, qu'en Marie et pour nous tous, elle prend la forme d'une présence de Dieu que personne n'aurait déduite en pensant à sa toute-puissance infinie. Jésus-Christ, un fœtus, un enfant, un simple homme de Nazareth, un pèlerin doux et humble de cœur qui annonce l'Évangile aux pauvres, un prophète persécuté, trahi, abandonné, mis en croix et qui, après être ressuscité, apparaît encore comme une présence simple et quotidienne, marchant et mangeant avec les disciples... : ce n'est pas ce que l'on aurait attendu de la toute-puissance de Dieu. Mais quand cela s'est produit, quand Dieu est venu ainsi, alors Marie, et tous les pauvres de cœur avec elle et après elle, nous aussi, nous avons pu comprendre, commencer à comprendre que l'espérance ne se fonde pas tant sur la toute-puissance, mais sur la miséricorde, sur la tendresse gratuite, paternelle et maternelle du Seigneur.

L'encyclique du pape François sur le Cœur de Jésus insiste énormément, à l'école de l'Évangile et des saints, précisément sur le fait que nous sommes appelés à faire confiance à l'amour de Dieu. Le signe de notre salut est une croix, pas un trône ; ce sont des blessures, c'est un cœur transpercé, plutôt qu'une main armée d'un pouvoir qui détruit. « C'est pourquoi – écrit le pape – la prière la plus populaire, adressée comme une flèche au Cœur du Christ, dit simplement : “J'ai confiance en toi”. Aucune autre parole n'est nécessaire. » (*Dilexit nos*, 90)

Mais en quoi cela change-t-il une vie qui s'abandonne à ce mystère, c'est-à-dire qui, comme Marie, se laisse aimer par le Tout-Puissant avec cette tendresse, et, comme Marie, s'abandonne à cet amour infini qui frappe à la porte du cœur et de la vie pour y entrer si nous le lui permettons ?

De Nazareth à Aïn Karim

L'une des choses qui me fascinent le plus dans les premiers chapitres de l'évangile selon saint Luc, les évangiles de l'avent, de la naissance et de l'enfance de Jésus, c'est de penser à la façon dont Marie a marché de Nazareth à Aïn Karim, dans les montagnes de Galilée, où elle a rendu visite à Elisabeth pour l'aider.

« Alors l'ange la quitta. En ces jours-là, Marie se mit en route et se rendit avec empressement vers la région montagneuse, dans une ville de Judée. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. » (Lc 1,38-40)

Ce voyage est comme un symbole du voyage de la foi, de l'espérance et de la charité auquel nous sommes appelés par notre rencontre avec le Christ. Nous rencontrons vraiment le Christ dans le baptême et les autres sacrements, à la lumière de sa parole, dans la communion fraternelle de l'Église. Il vient vraiment à notre rencontre et entre vraiment dans nos vies, habite nos cœurs, nous fait siens, nous fait Lui. Mais alors, apparemment, c'est comme si rien n'avait changé en nous. Nous entrons sur le chemin de la vie, le chemin des relations, des choses à vivre, du travail à faire, des joies et des peines de toute vie humaine. Et nous nous demandons : qu'est-ce que le fait que le Christ y soit entré change dans ma vie ?

Mais pour cela, il est utile de penser au voyage de Marie de son village de Nazareth à Aïn Karim. L'ange était parti et elle était restée seule. L'Annonciation n'avait laissé aucun signe extérieur. Son corps manifestait évidemment pas encore sa grossesse. Elle gardait en mémoire les paroles qu'elle avait échangées avec l'ange, mais qui sait si elle s'en souvenait aussi bien que Luc les a exprimées. En tout cas, le trouble et la joie de son cœur ne s'étaient pas estompés. Elle avait dit oui, elle s'était ouverte tout entière à cet événement, à ces paroles, à cette présence. Qu'est-ce qui a changé en elle ?

Depuis cette rencontre, une nouvelle conscience d'elle-même et de Dieu l'habitait, un sentiment d'être aimée par Lui qui la remplissait d'émerveillement, de confusion, de joie, surtout de joie. Mais ce n'est qu'en poursuivant son chemin que cette nouvelle conscience a pu prendre corps, devenir chair comme le Verbe qu'elle portait en elle.

Pour nous aussi, la conscience de soi que la rencontre avec le Christ et la foi en Lui déclenchent en nous, ne prend forme qu'au fur et à mesure que nous avançons dans la vie. Et la vie est une réalité faite d'événements, de rencontres, de relations. Ce n'est qu'en se réverbérant dans cette réalité que ce que nous portons dans notre cœur prend corps, devient vrai, se révèle réel.

Le Christ présent dans le cœur

Mais Marie, et nous après elle, nous ne portons pas seulement des sentiments, des convictions, des désirs, des idées dans nos cœurs : nous portons Quelqu'un. Car c'est cela qui se passe lorsque nous rencontrons vraiment le Christ qui vient à nous : nous le retrouvons présent dans notre cœur.

Psychologiquement, c'est comme tomber amoureux, ou comme l'affection que l'on porte à ses enfants, à ses proches, à ses amis. Mais aucun d'entre eux ne vient à nous comme le Christ. Car si nous lui disons « oui ! », si nous lui disons « me voici ! », si nous lui disons « viens ! », il entre en nous, parce qu'il est l'Amour qui, lorsqu'il est aimé, entre dans le cœur de ceux qui l'aiment. La communion avec Lui est l'accueil de sa présence en nous, comme dans la communion eucharistique.

Ainsi, la première réverbération sur la vie, qui devient de plus en plus évidente au fur et à mesure qu'on y marche, est précisément cette prise de conscience que ma relation avec la réalité, avec les autres, est habitée par un Autre qui ne me détourne pas de la vie. Au contraire, je découvre que, précisément parce que j'ai cette Présence dans mon cœur, ma relation avec la vie devient plus mienne, plus intense, plus consciente même de ce que je suis, à commencer par la conscience de la misère que je suis.

Mais imaginons Marie au cours de ce voyage de quelque 150 km entre Nazareth et Aïn Karim. Probablement, elle ne l'a pas fait seule, mais elle l'a fait avec une conscience unique d'elle-même, et donc comme si elle était seule. Imaginons comme elle a découvert à chaque pas, à chaque rencontre, à chaque regard sur la réalité, qu'elle était habitée par un Autre, qu'il y avait vraiment en elle une nouvelle présence, un nouvel amour, une nouvelle compassion ; un amour et une compassion pléniers, universels, et pourtant très attentifs à chaque détail, à chaque visage, à chaque regard qu'elle rencontrait.

Marie était pleine d'espérance, allumée par sa rencontre avec l'ange. Toute sa vie, depuis qu'elle était consciente, elle avait espéré le Messie et le Sauveur, le Rédempteur. Maintenant, elle espérait encore plus, mais ce n'était plus une espérance tournée vers l'avenir, mais vers le Présent avec un grand « P », c'est-à-dire non pas vers un moment dans le temps, mais vers Celui qui habitait en elle, dans son cœur.

Tout ce qu'elle avait auparavant espéré de l'avenir, elle a commencé à l'espérer de son cœur uni à cette Présence. Son espérance était une tension pleine de recueillement, parce qu'elle était toute tendue non pas vers celui qui devait venir, mais vers celui qui était venu, qui était là, qui était en elle. Ainsi, toute l'espérance de Marie coïncide de plus en plus avec la reconnaissance de la présence du Christ et du fait que c'est cette présence seule qui sauvait elle-même et le monde entier.

Imaginez toutes les rencontres que Marie a faites sur ce chemin. Chaque personne qu'elle a vue, chaque village qu'elle a traversé, chaque pauvre qu'elle a croisé, peut-être quelques lépreux, certainement beaucoup d'enfants. Imaginons le regard qu'elle a porté sur les personnes qui probablement l'accompagnaient, qui peut-être formaient une petite caravane. Personne n'était certainement aussi saint et pur qu'elle. Elle a dû rencontrer des gens vulgaires, elle a dû croiser des soldats romains. Peut-être Joseph avait-il aussi accepté de l'accompagner. Alors : pensons à la manière dont Marie a regardé tous ces gens, à la manière dont sa relation avec chacun d'eux a été habitée par la conscience de cette Présence.

Certainement, la conscience de la présence de Jésus en elle pour eux l'a remplie d'une demande de Lui, d'une demande de Lui pour eux, pour tous. Pour tous, elle mendiait le Christ. Mais elle l'a mendié, non pas comme quelqu'un qu'il faut appeler de loin, mais comme lorsqu'on dit à une personne qui se trouve à côté de soi : « Regarde ! Regarde cette personne, ce pauvre, ce vulgaire soldat, cet enfant heureux, cet enfant qui pleure ! » Et si Joseph était avec elle, son regard sur lui était rempli de demande que Jésus remplisse son cœur comme il remplissait le sien, parce qu'elle ne pouvait plus aimer cet homme sans désirer Jésus pour lui, sans désirer partager le Christ avec lui, ce qui était un don de son cœur mille fois plus intense que si elle le lui avait donné en tant que simple épouse.

En somme, toute l'espérance de Marie était une espérance dans le don de la présence du Christ à tous, comme Il lui était donné.

Mais pourquoi Marie espérait cela ? Pourquoi espérait-elle ainsi ? Parce que de cette Présence, elle se sentait aimée. Dans cette Présence, elle se sentait infiniment aimée et préférée par Dieu. Elle espérait parce qu'elle était aimée, et en espérant elle aimait à la fois Dieu qui se donnait ainsi et l'humanité qu'Il aimait ainsi.

Marie a vécu ce que saint Pierre écrira plus tard : « Sanctifiez dans vos cœurs le Seigneur, le Christ, toujours prêts à répondre à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous » (1 Pierre 3,15).

Donner raison de notre espérance n'est pas une question théorique, doctrinale. Bien sûr, cela est également nécessaire, mais le plus important est de transmettre la pertinence de l'espérance en Christ dont nous faisons l'expérience. Communiquer cette espérance, communiquer le Christ qui la fonde, c'est Le faire connaître, voire *reconnaître*. Car on peut aussi connaître un absent, un personnage historique du passé ou un personnage de science-fiction du futur. Mais celui qui est là, on le reconnaît. Témoigner à l'autre que ce qui fonde toute notre espérance est le Christ lui-même, présent au cœur parce qu'il nous aime, conduit l'autre à reconnaître que le Christ est présent à son cœur, où Il lui fait percevoir combien sa présence l'aime.

La mission : transmettre l'espérance qui coïncide avec le Christ

Vivre avec cette attention, cette sensibilité et cette conscience fait de nous des missionnaires toujours et partout, que nous soyons silencieux ou que nous parlions, que nous soyons actifs ou que nous ne puissions rien faire. Car la mission de l'Église signifie transmettre l'espérance qui coïncide avec la présence du Christ. La mission va de l'avant, répandant le Royaume, de reconnaissance de Lui à reconnaissance de Lui, comme on transmet une flamme. L'intensité de ma reconnaissance du Christ le transmet à ceux qui m'entourent. La Vierge Marie a peu parlé de son vivant. Pourtant, ceux qui la rencontraient, ceux qui étaient avec elle, ne pouvaient pas ne pas sentir la présence de Jésus brûler en eux.

Saint Paul décrit bien cette vie toute missionnaire dans sa lettre aux Colossiens : « Maintenant je trouve la joie dans les souffrances que je supporte pour vous ; ce qui reste à souffrir des épreuves du Christ dans ma propre chair, je l'accomplis

pour son corps qui est l'Église. De cette Église, je suis devenu ministre, et la mission que Dieu m'a confiée, c'est de mener à bien pour vous l'annonce de sa parole, le mystère qui était caché depuis toujours à toutes les générations, mais qui maintenant a été manifesté à ceux qu'il a sanctifiés. Car Dieu a bien voulu leur faire connaître en quoi consiste la gloire sans prix de ce mystère parmi toutes les nations : le Christ est en vous, lui, l'espérance de la gloire ! Ce Christ, nous l'annonçons : nous avertissons tout homme, nous instruisons chacun en toute sagesse, afin de l'amener à sa perfection dans le Christ. C'est pour cela que je m'épuise à combattre, avec la force du Christ dont la puissance agit en moi. » (Col 1,24-29)

« Le Christ est en vous, lui, l'espérance de la gloire ! » (Col 1,27)

L'espérance de Paul, l'espérance que Paul transmet, coïncide avec le Christ en nous, avec la présence de Jésus dans nos cœurs, dans nos vies, entre nous, dans le monde, dans notre prochain, dans les pauvres, dans les sacrements, dans l'Église.

Que signifie la « perfection dans le Christ » ? Cela signifie que dans le Christ chaque homme trouve l'accomplissement de lui-même, le destin, le bonheur de la vie, même si tout va mal, même si l'on souffre et que l'on est malade, même si l'on meurt, même, surtout, si l'on est pécheur, misérable et mesquin. Mais je n'ai pas à être parfait moi-même : le Christ en moi est ma perfection, celle dont nous pourrions nous vanter même devant les anges du Ciel, avec Marie et tous les saints.

Si telle est notre espérance, alors nous pouvons espérer contre toute espérance. Notre espérance invincible, c'est le Christ en nous qui vainc le péché et la mort. Et si nous avons au moins une intuition de cela, alors nous ne pouvons pas douter de pouvoir vivre ainsi, nous ne pouvons pas douter de notre sainteté, parce que la sainteté veut dire être parfaits, c'est-à-dire accomplis, *dans le Christ*.

L'Avent attend pour chacun de nous cette prise de conscience du mystère, qui coïncide avec la présence du Mystère en nous. Nous pouvons donc y entrer, comme dans toute notre vie, en marchant avec la Vierge Marie qui, à chaque pas, à chaque rencontre, à chaque peine, nous aide à accueillir la conscience et l'expérience que « le Christ est en nous l'espérance de la gloire ».

Cette espérance ne déçoit pas, car le Christ est l'Emmanuel, le Dieu avec nous « tous les jours, jusqu'à la fin du monde. » (Mt 28,20)